



## Pétrarque ou la rencontre amoureuse divisée

François Regnault

à L. C.

L'Italie est-elle le lieu des grandes rencontres amoureuses, ou n'est-ce pas plutôt la langue italienne ? On pense à Dante rencontrant Béatrice au tournant d'un pont sur l'Arno<sup>1</sup>. On pense à Pétrarque rencontrant Laure (Laura) le 6 avril 1327 en l'église Sainte-Claire d'Avignon où les Papes s'étaient transportés. Le père de Pétrarque, banni de Florence (comme Dante), chassé d'Italie, ayant suivi le pape Clément V à Avignon, y avait trouvé refuge.

De la rencontre avec Béatrice en 1274<sup>2</sup>, il tirera toute *la Divine Comédie*. La rencontre est unique, elle est pur instant de voir, un point de réel, ce que Lacan nomme une fois « le réel absolu », le « coup de dés » (Lacan utilise cette expression à propos du pari de Pascal). Elle sera suivie d'autres « revoyures », dans la suite de la première.

Cinquante-trois ans plus tard, Pétrarque rencontre Laure, qu'on croit être Laure de Noves, sans en être assuré (en ce cas, elle serait apparentée à la famille dont descend le Marquis de Sade), une femme mariée, qui se refusera à lui, et à qui, grâce à qui et à cause de qui, il écrira les 366 poèmes qui constituent le *Canzoniere*. Cette femme sera si connue de son vivant grâce à cette œuvre que l'on verra même un roi, dans un bal donné en son honneur, demander à la voir, écartant les autres femmes pour la baiser sur les yeux, au dam de Pétrarque (Poème 238) !

D'autres œuvres de Pétrarque l'évoqueront, depuis le début des *Trionfi* jusqu'au texte étrange intitulé *Mon secret (Secretum)*, ainsi que dans la correspondance.

Cinq cents ans plus tard, Paul Claudel rencontrera « la femme de sa vie », ce sera une liaison tumultueuse, adultère, puisqu'elle était mariée. « J'ai possédé l'interdiction », dira-t-il. Elle le quittera brutalement, enceinte de lui, et il en fera tout un théâtre. On n'oubliera pas non plus l'amour, quasiment courtois bien que non platonique, qu'Aragon vouera à Elsa Triolet, *Les Yeux d'Elsa*, *Le Fou d'Elsa*, etc. qu'il appela aussi « La Femme de toute ma vie », amour qu'Antoine Vitez, longtemps son secrétaire, considérait comme une sorte de résurgence médiévale.

Une question surgit aussitôt. Peut-on soutenir l'équation :

Rencontre amoureuse = Coup de foudre ?

Est-ce cette foudre dont Lacan, citant Héraclite : « Les choses qui sont là, la foudre les conduit toutes », parlant de la passe et reprenant le mot d'un passeur, dit qu'elle est quelque chose comme l'« éclair » ?

Pour cette fois, laissons Claudel dont le coup de foudre dura tout de même le temps d'une longue traversée en bateau vers la Chine. Laissons Aragon et Elsa :

---

<sup>1</sup> En mai 1274 d'après les calculs qu'on peut tirer de la *Vita nova*, et que reproduit un tableau-cliché du peintre Henri Holliday, qui est à Liverpool.

<sup>2</sup> Elle avait alors neuf ans, comme lui. Il l'a ensuite revue à dix-huit ans, en 1283 ; elle s'est mariée la même année que lui, en 1288, et est morte en 1290.

« Il n'aurait fallu  
Qu'un moment de plus  
Pour que la mort vienne  
Mais une main nue  
Alors est venue  
Qui a pris la mienne »<sup>3</sup>

Il apparaît aussitôt que la rencontre amoureuse n'a évidemment de sens que si elle est suivie d'effet, soit d'amour, de l'amour, d'un amour, d'un grand amour. Car croiser une femme désirable qu'on ne voit qu'en passant – je ne prends ici que le point de vue de « l'homme qui aimait les femmes »<sup>4</sup> – et laisse de côté les poètes qui, de Shakespeare à Pasolini, adressèrent d'innombrables sonnets à un garçon, cela n'est pas forcément suivi d'un grand amour ! Il faut donc que l'instant de voir soit suivi d'un long temps pour comprendre. Disons que chez Dante, il aura compris très vite qu'elle devrait désormais exercer la fonction transcendante d'une inspiratrice. Car, s'il fréquente encore Béatrice à plusieurs reprises, comme le raconte la *Vita Nova*, on ne la retrouvera ensuite qu'au Chant XXX du *Purgatoire*, lorsqu'elle viendra chercher le poète sur un char, se substituant à Virgile pour le guider dans *le Paradis*, dans une sorte de succédané de ce « *conjungo* sans fin » dont Lacan dit qu'à « l'assurance-amour on ne peut qu'y perdre »<sup>5</sup>. Dante omet cette *hainamoration* dans son *Enfer*.

Et Pétrarque ? Chez Pétrarque, la rencontre va donner lieu à une longue souffrance amoureuse, dont il n'est pas sûr que la mort même de Laure en 1348 y apporte une conclusion, après vingt et un ans de côtoiements divers, de retrouvailles et d'abandons, de refus et de fuite – puisque le *Canzoniere* couvre quarante-cinq ans de la vie du poète<sup>6</sup>.

Aussi supposé-je que la rencontre amoureuse de Pétrarque, contingente en tant que telle, *se divise* aussitôt entre son impossible, son réel donc, et sa réalité ; elle est une femme mariée, un objet interdit, impossible, et qui se refuse. Si Béatrice devient vite parfaite, et ne fait plus souffrir Dante, Pétrarque ne cesse de souffrir. Il illustre avant la lettre la devise qu'Eurydice propose à Suréna dans la pièce de Corneille : « Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir ». Disons-le d'un mot, la rencontre est heureuse, l'amour est malheureux. Aussi Pétrarque annonce-t-il, et même inaugure-t-il la longue série des poètes éconduits, privés de leur objet d'amour, Ronsard, Du Bellay, Maurice Scève et tous ceux qui se situent entre Cour d'amour, Princesse lointaine, profond désespoir, jeu galant, et dont l'œuvre se monnaie notamment en *carpe diem*. Le parcours précieux d'une Carte du Tendre, jusqu'à *De l'amour* de Stendhal, dans cette suite éperdue de l'amour courtois, dont Lacan dira que la jouissance consiste à se refuser l'un à l'autre, parce que c'est une façon de s'accommoder de l'absence de rapports sexuels en se figurant l'avoir décidé soi-même !

Il conviendrait donc de repérer dans le foisonnant *Canzoniere* de Pétrarque, doublé de son *Secret* – étrange dialogue qu'il entretient avec saint Augustin – les phases, les scansions, les points d'inflexion, de ce qui, entre refoulement et sublimation, prend la figure poétique d'une analyse régulièrement finie lorsqu'il s'enfuit et pense mettre un terme à la douleur, mais

<sup>3</sup> Aragon L., *Le roman inachevé*, Paris, Gallimard, 1956.

<sup>4</sup> Titre d'un film de François Truffaut, 1977.

<sup>5</sup> Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 476.

<sup>6</sup> Pétrarque, *Canzoniere, Le Chansonnier*, Edition bilingue de Pierre Blanc, Paris, Bordas, Classiques Garnier, 1988.

rigoureusement infinie, lorsqu'il se ravise et y revient, et par-delà la mort de Laure, jusqu'à ce que le souvenir s'en estompe, si possible (ou si impossible, dirai-je).<sup>7</sup>

*Canzoniere (Le Chansonnier)*

Il me faut en fait renoncer à rendre compte en détail d'un des plus beaux recueil de poèmes amoureux qui soit, aussi vais-je procéder rapidement, et par rencontres – c'est le régime de cette conversation – en retenant quelques poèmes pris un peu au hasard. Les voici :

**Sonnet 1. Je pleure et je parle<sup>8</sup>**

Vous qui au fil des rimes éparses écoutez  
le son de ces soupirs dont j'ai repu mon cœur<sup>9</sup>  
lors de ma juvénile et première erreur  
quand j'étais en partie autre homme que je suis,

de ce style divers où je pleure et je parle  
entre les vains espoirs et la vaine douleur,  
auprès de qui saurait par épreuve l'amour  
j'espère rencontrer pitié sinon pardon.

Mais ores je vois bien comment de tout le peuple  
je fus longtemps la fable ; de sorte que souvent  
la honte de moi-même au fond de moi me prend.

Et de ma déraison la vergogne est le fruit,  
et le repentir, et la connaissance claire  
que ce qui plaît au monde est un songe éphémère.

**Sonnet 3. La rencontre, au début**

C'était le jour où su soleil pâlirent,  
de pitié envers son créateur les rayons  
que je fus pris et ne m'en gardai point,  
car vos beaux yeux, Madame, m'enchaînèrent.

L'heure ne me semblait où l'on se prémunit  
contre les coups d'Amour ; aussi je vins  
assuré, sans méfiance ; si bien que mes malheurs  
dans la douleur commune commencèrent.

Totalement Amour me trouva désarmé  
et ouverte la voie jusqu'à mon cœur des yeux  
qui des larmes sont faits le porte et le passage.

---

<sup>7</sup> On n'oubliera pas non plus que si, à la différence de Dante, il considère comme seule digne de lui sa considérable œuvre en latin, et non pas ses *Rerum vulgarium fragmenta* en italien – *Fragments de choses vulgaires*, c'est sous ce titre qu'il publie ce *Canzoniere* – il ne manque pas de l'établir, le corriger et le publier jusqu'à son dernier souffle.

<sup>8</sup> *Io piango et ragiono*

<sup>9</sup> *Voi ch'ascoltate in rime sparse il suono  
di quei sospiri ond'io nudriva'l core...*

Mais à mon sens ce ne lui fut honneur  
De me frapper de flèche en cet état,  
Sans qu'à vous tout armée il montre le même arc.

**Sonnet 5. Le nom de Laura : LAURETA, LAURE**  
Quand mes soupirs j'anime afin que je vous nomme  
et le prénom qu'Amour écrivit dans mon cœur ,  
**LAU**dateur l'on commence à entendre au dehors  
le son des premiers doux accents qui sont les siens.

Votre essence **RE**gale que je rencontre ensuite  
à la haute entreprise redouble ma vaillance ;  
mais **TA**is-toi crie la fin, car de lui faire honneur  
n'est point charge pour toi mais pour d'autres épaules.

Ainsi **LAU** de non moins que **RE**vérence enseigne  
le mot lui-même, pourvu que vous nomme quelqu'autre,  
o vous de tout honneur et révérence digne !

Mais sinon que peut-être Apollon se courrouce  
Que parler de ses toujours verts rameaux  
Présomptueusement langue mortelle vienne.<sup>10</sup>

**Sonnet 211. La rencontre, à la fin**  
Passion m'éperonne, Amour me guide et mène,  
Plaisir me tire, Habitude m'emporte,  
Espérance me leurre, et puis me reconforte,  
Et sa main droite tend à mon cœur déjà là.

La malheureux le prend et n' s'aperçois pas  
De notre aveugle et déloyale escorte ;  
Ce sont les sens qui règnent, et la raison est morte ;  
De chaque beau désir en renaît un second.

Vertu, honneur, beauté, attitudes honnêtes,  
Douce paroles, aux beaux rameurs m'ont pris  
Où délicieusement s'englué mon cœur.

Et l'an mille trois cent et vingt sept, tout juste  
A cette heure de prime, le six du mois d'avril,  
J'entrai au labyrinthe, et je ne vois d'issue.

**Poème 11. Le voile**  
Vous défaire du voile au soleil ou à l'ombre  
Dame, je ne vous vis<sup>11</sup>

---

<sup>10</sup> *LAUdando s'incomincia udir di fore...  
Vostro stato REale, che'ncontro poi...  
ma: TAci, grida il fin, ché farle honore...  
Cosi LAUdare et REverire insegna...*

<sup>11</sup> *Donna, non vi vid'io*

Depuis qu'en moi avez connu le grand désir  
Qui chasse de mon cœur tous les autres vœux.

Tant que je portais mes beaux pensers cachés  
qui de désir ont fait mourir mon cœur,  
je vous vis de pitié orner votre visage.  
Mais lorsqu'Amour vous avisa de moi  
furent les blonds cheveux dès lors voilés  
et l'amoureux regard recueilli en lui-même,  
Ce que plus désirais en vous m'est enlevé,  
tant je suis régenté par ce voile  
qui pour ma mort, par temps chaud ou par gel,  
de vos beaux yeux le doux éclat estompe.

**Sonnet 12.    **Tourments****

Si ma vie de son âpre tourment  
se peut assez défendre, et de tous ses malheurs,  
pour que je voie, par un effet des derniers ans,  
Dame, de vos beaux yeux éteinte la clarté,

Et les cheveux d'or fin tout argent devenus,  
Et délaissés guirlandes, et verts habits,  
Et le visage se ternir qui dans mon mal  
Paralyse d'effroi ma parole, et de crainte,

enfin tant de courage Amour me donnera  
que vous dévoilerai de mon martyre  
ce que furent les ans et les jours et les heures ;

et si le temps aux beaux désirs s'oppose  
ne se pourra au moins qu'à ma douleur ne vienne  
quelque secours de vos tardifs soupirs.

**Sonnet 16.    **D'autres femmes** (voir plus loin)**

**Canzone 23.    **Notoriété !****

Dans le doux temps du premier âge  
Qui vit naître, et presque en herbe encore,  
La fièvre envie qui pour mon mal grandit,  
Puisqu'en chantant la douleur s'atténue  
Je chanterai comment vécus en liberté  
Tant qu'Amour en ma demeure fut dédaigné.  
Puis poursuivant comme il en fut vexé  
si hautement, et ce qui m'en advint,  
qui me rend pour beaucoup exemplaire ;  
quoique mon cruel supplice  
soit ailleurs écrit, au point que mille plumes  
en sont lasses déjà, et que chaque vallée  
retentisse du son de mes graves soupirs  
qui portent témoignage de ma vie tourmentée. [...]

### **La transformation en laurier<sup>12</sup>**

Comment devins dès que je m'aperçus  
De ma personne transfigurée,  
Et vis ma chevelure devenir ce feuillage  
Que naguère j'avais espéré sa couronne,  
Mes pieds, par quoi tenais, me mouvais et courais,  
Ainsi que chaque membre répons à l'âme,  
Devenir deux racines sur les eaux  
Non de Pénéée mais de plus altier fleuve,  
Et en deux branches se muer mes bras !  
Et non moins glacé je suis encore  
de m'être retrouvé couvet de blanches plumes  
alors que foudroyée, mise à mort fut gisante  
mon espérance qui trop haut d s'élevait ;  
car comme ne savais où ni quand  
je la retrouverais, seul et pleurant  
là où me fut ravie, jour et nuit m'en allais  
cherchant au bord et dans le fond des eaux ;  
et jamais depuis lors ma langue ne s'est tue,  
aussi longtemps que put, sur la chute maligne :  
ainsi, avec le chant, pris la couleur d'un cygne.

### **Fin de la Canzon 23. La transformation en cerf<sup>13</sup>**

Et si avant mon désir poursuivis  
qu'un jour sachant, comme à l'accoutumée,  
je m'avançais ; et cette belle et cruelle  
nue en fontaine  
se tenait, à l'heure du soleil plus brûlante.  
Moi, que ne satisfait aucune autre vision,  
restai la regardant ; elle devint honteuse,  
et pour tirer vengeance, ou bien pour se cacher,  
elle fit de ses mains jaillir l'eau dans mes yeux,  
Je vais dire le vrai – semblera-ce mensonge ? –  
de ma propre personne me sentis retirer,  
et voici qu'en un cerf solitaire et errant  
de forêt en forêt sitôt je me transforme,  
Et encore je fuis la meute de mes chiens.

Chanson, cette nue d'or je n'ai jamais été  
qui s'abattit ensuite en précieuse pluie,  
éteignant en partie le feu de Jupiter ;  
mais je fus bien la flamme qu'un beau regard embrase,  
et cet oiseau qui monte jusqu'au plus haut des airs,  
élevant celle que dans mes dits j'honore.  
Et pour nouveau visage, ce laurier primordial<sup>14</sup>  
je ne sus point quitter, car sa douce ombre seule

<sup>12</sup> Ovide, *Les métamorphoses*, I, 525-556 et II, 373-380.

<sup>13</sup> Ovide, *Les métamorphoses*, II, 38-252.

<sup>14</sup> *il promo alloro*

éloigne de mon cœur toute moins belle joie.

On songe à Lacan qui, dans la fin de « La chose freudienne » compose ce quatrain :

« Actéon trop coupable à courre la déesse,  
Proie où se prend, veneur, l'ombre que tu deviens,  
Laisse la meute aller sans que ton pas se presse,  
Diane à ce qu'ils vaudront reconnaîtra les chiens... »<sup>15</sup>

### *Secretum*

Il y a un très beau livre d'Étienne Gilson, le grand historien de la philosophie médiévale, dont les analyses et l'intelligence s'étendent jusqu'à Dante et Pétrarque et au-delà, qui s'intitule *l'École des Muses*. Il examine ainsi plusieurs cas célèbres de poètes ayant rencontré ou s'étant choisis une Muse, pour les inspirer<sup>16</sup>. Autant la rencontre, fût-elle fatale, dans la suite des amours, a-t-elle des chances d'être féconde, autant le choix d'une muse quand il est intentionnel et calculé, tombe-t-il parfois dans le burlesque : on a trouvé la femme, mais l'inspiration ne vient pas !

Ce n'est pas le cas de Pétrarque qui n'a pas choisi Laure. À moins de parler, avec Freud, de choix inconscient. L'énonciation connue *le jour où je l'ai rencontrée, j'aurais mieux fait de changer de trottoir*, est un objectif rarement atteint ! Surtout si on rencontre cette femme à l'église ! Toujours est-il que Gilson considère que de telles amours – celles qui donnent lieu à la *Divine Comédie*, au *Canzoniere*, à *Tristan et Isolde* – gardent toujours un mystère insondable.

*Cette femme est mon symptôme*, se plaît à relever Lacan dans le dire d'un de ses analysants. Mais qu'en est-il, quand la Muse occupe tour à tour la place de la cause du désir, de l'objet *a*, celle du Maître – n'oublions pas que la *Dona* dans l'amour courtois, c'est le Maître, le Seigneur aussi bien, et la langue française a gardé ce beau mot de Maîtresse, bien qu'il sente un peu depuis lors l'adultère bourgeois. La pudeur adolescente lui a substitué, au cours des générations, des expressions telles que « ma petite amie, ma compagne, ma copine, ma meuf », etc. La femme aimée est en outre, de temps en temps, en tant que Muse, celle qui détient le savoir poétique, *S<sub>2</sub>* ; elle initie le poète, comme Béatrice qui détient dans *le Paradis* de Dante une forte connaissance de la théologie ; elle est aussi le sujet supposé savoir, bref, il y a de quoi vous tourner la tête ! Elle n'est cependant pas le sujet barré *\$*, puisque c'est le poète qui détient – de façon constante – la position du sujet et qui soutient le discours hystérique, par sa douleur et sa confusion.

« Dès le début [constate E. Gilson à propos de Pétrarque] tout effort vers une interprétation s'avère donc difficile. Tel qu'il nous est parvenu, c'est-à-dire tel que Pétrarque a voulu qu'il fût, le *Canzoniere* ne permet pas de suivre en son détail l'histoire de sa passion, et le sonnet liminaire dit aussitôt pourquoi. Les pièces n'y sont pas disposées selon l'ordre chronologique, mais plutôt en vue de l'effet poétique, si bien que ce recueil d'œuvres d'art en est lui-même une et dont on sait que son auteur n'a cessé de le retoucher jusqu'à la fin de sa vie. »<sup>17</sup> On se retourne alors vers cet autre ouvrage le *Secretum*, ainsi que vers *Les Triomphes*, dont le premier, celui de l'amour, évoque Laure. D'ailleurs Laure représente le triomphe de la Chasteté sur l'Amour, puisqu'elle ne s'est pas donnée au poète. Mais il n'eût pas demandé mieux qu'elle se donnât, et le sonnet XVI évoque sans doute les substituts qu'il lui aura trouvés :

« De même, las, parfois m'en vais cherchant,  
Dame, en autrui, autant qu'il est possible,

<sup>15</sup> Lacan J., « La chose freudienne », *Les Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 401.

<sup>16</sup> Gilson É., *L'École des Muses*, Vrin, 1951.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 43.

de vous la forme vraie conforme à mon désir. »<sup>18</sup>

S'agit-il de ces femmes ou de cette femme dont Pétrarque a eu deux enfants naturels, un fils

Giovanni, en 1337, et une fille, qu'il appelle Francesca, en 1343 ? S'agit-il d'autres femmes ?

Aussi, évoquant la fin du sonnet XVI, Gilson commente-t-il : « Que signifie cette menace, sinon que l'amour de Pétrarque pour Laure, tout idéal qu'il est par certains aspects, vient de déchaîner en lui les orages d'une sensualité jusque-là docile aux règles de la raison ? »<sup>19</sup>. Lui-même le reconnaîtra plus tard dans ce document si précieux qu'il a donc nommé « Mon secret »<sup>20</sup>. Le titre latin est seulement *Secretum*, mais il faut traduire par *Mon secret*. C'est un improbable dialogue entre Pétrarque et Saint Augustin, qu'il a commencé à le rédiger vers 1346-47 – à l'âge de trente-deux ans, soit déjà quelque vingt ans après la rencontre avec Laure – et achevé vers 1351-53, dans le Vaucluse, soit trois ans après la mort de Laure en 1348, alors âgé de quarante-quatre, quarante-six ans !

Saint Augustin, à qui rien n'est impossible aux yeux de Pétrarque, a écrit les *Confessions* et les *Soliloques* (ce mot est même inventé par lui), il existe un très étonnant dialogue entre lui et son fils Adéodat, intitulé *De Magistro, Le Maître*, et dont le sujet est le langage. Lacan en a fait un commentaire suivi à la fin de son premier Séminaire, sur *Les écrits techniques de Freud*. Peut-être est-ce de ce texte que Pétrarque s'autorise pour dialoguer avec lui ? En tout cas, il ne manque pas d'air en instaurant ce dialogue en trois journées, entre Augustin et François, sous les auspices de la Vérité en personne – mais, à la différence de Lacan, il ne la fait pas parler – où il se fait vertement tancer par le saint, qu'il admire extrêmement depuis qu'il a lu ses *Confessions* vers 1333, au point qu'en redescendant du Mont Ventoux, en Provence, avec son frère, il est tombé sur un passage de ce livre qu'il avait emporté, et s'est repenti de se laisser séduire par les beautés de ce que Baudelaire appellera la Grande Nature<sup>21</sup>. Dans *Secretum* Augustin ne lâche pas François, le débusque dans ses moindres échappatoires, François feint d'être percé à jour, se défend comme il le peut, et raconte comment ce Père de l'Église, canonisé par elle depuis longtemps, jouissant de la vision béatifique, prend la peine de s'occuper du petit Italien qu'il est, traversé de doutes et d'épreuves, non sans avoir lu ses œuvres, et jusqu'à le citer avec admiration ! On ne peut s'empêcher de se dire que Pétrarque procède un peu comme Kafka dans sa *Lettre au Père* lorsque, après avoir prêté à son père une très pénétrante critique dirigée contre lui, Franz, il a l'arrogance de lui rétorquer : *À ceci, je réponds d'abord que cette objection qu'on peut d'ailleurs retourner en partie contre toi – ne vient pas de toi, mais de moi*. C'est aussi qu'il entend trouver un frère de malheur en saint Augustin ! Car il a lu dans les *Confessions* les épreuves charnelles traversées par le saint. En effet, lorsque Augustin aborde avec lui le chapitre de la chasteté, le saint avoue à son tour son histoire.

« Je te laisse renoncer aux promesses des stoïciens, qui prétendent extirper les maladies de l'âme, et te contenter de l'adoucissement des maux que prônent les péripatéticiens – il s'agit de la colère, à laquelle Pétrarque s'avoue sujet – mais laissons là ces défauts. Il en est d'autres infiniment plus dangereux, et contre lesquels tu devras te tenir en garde. [...] La luxure ne t'aurait-elle jamais embrasé de ses feux ? » Et Pétrarque avoue : « De feux si violents qu'ils me font parfois regretter de n'être pas insensible. Que je voudrais être pierre inerte, plutôt que

---

<sup>18</sup> « *così, lasso, talor vo cerchand'io,  
donna, quanto è possibile, in altrui  
la disiata vostra forma vera.* »

<sup>19</sup> Gilson É., *L'École des Muses*, Op. Cit.

<sup>20</sup> Pétrarque, *Mon secret*, Rivages poche / Petite Bibliothèque, p. 51.

<sup>21</sup> Pétrarque, *L'ascension du Mont Ventoux*, Séquences, 1990.

tourmenté par les transports de la chair. »<sup>22</sup> Et Augustin de lui recommander de demander à Dieu la grâce d'être continent (où on s'avise combien Pétrarque met en pratique l'adage lacanien selon lequel on reçoit son message sous une forme inversée) :

« Tu as toujours réservé une place à tes passions futures, et si tu as demandé la continence, c'était à long terme. Moi aussi cela m'est arrivé. Je disais : "Accorde-moi la chasteté, mais plus tard, attends un peu, le moment viendra bientôt. Encore dans la force de l'âge, je suis les penchants et les lois de mon âge." »<sup>23</sup> Allusion de Plutarque, qui manque de tact, à ce passage des *Confessions* de Saint Augustin (et message retourné cette fois-ci à l'autre !) : « Je différerais de jour en jour de vivre en vous [Augustin parle à Dieu], mais je ne différerais pas de mourir quotidiennement en moi-même. Aimant la vie heureuse, je la redoutais là où elle réside véritablement ; je la cherchais en lui tournant le dos. Il me semblait que je serais trop malheureux si j'étais privé des étreintes d'une femme<sup>24</sup>. »<sup>25</sup>

Laissez-moi composer encore un petit florilège de ce texte incroyable.

Le symptôme que Pétrarque se fait diagnostiquer par son « maître », c'est une forme de mélancolie. Et il est vrai que l'amour de Laura garde constamment cette couleur, cette teinte mélancolique, à ceci près, peut-être, qu'il s'accroche à un objet impossible, que c'est bien le réel dont sa perpétuelle angoisse est le signe, et que, si l'on considère son goût constant, déclaré, historique, de demeurer tranquille à la campagne, et de préférence dans ce lieu sublime et reculé qu'est La Fontaine de Vaucluse, Valchiusa, la vallée close, il n'est pas – malgré sa dépression supposée – une des équipées, des missions, ni des ambassades qui lui furent confiées par les Princes, les Rois, les Cardinaux, l'Empereur et plusieurs Papes, auxquelles il n'ait déféré, s'arrachant sans cesse à son *otium*, les réussissant souvent, ou parfois échouant, mais non pas de son fait, entre Avignon, Rome, Milan, Venise, Florence, Naples, Mantoue, Bâle, Prague, Paris.

Augustin lui dit quand même : « Tu es atteint d'une terrible maladie de l'âme, la mélancolie, que les Anciens appelaient *aegritudo*, et qu'on nomme maintenant *acidia*. »<sup>26</sup> La description clinique donnée par Pétrarque lui-même est remarquable, et l'on y retrouve ce que Freud disait de l'ombre qui s'étend sur le monde, ou encore ce que dans *Télévision* Lacan reprend des *passions tristes* :

« FRANÇOIS : Ce seul nom me fait frémir.

AUGUSTIN : C'est que tu en as trop souffert.

FRANÇOIS : Oui, et tandis qu'à presque tous les maux qui m'assaillent se mêle toujours quelque douceur trompeuse, dans la tristesse tout est âpre, douloureux, horrible. La route du désespoir est toujours ouverte, et les âmes malheureuses sont poussées vers leur perte. Ajoute à cela que mes autres passions procèdent par assauts violents, mais brefs, alors que ce mal me tourmente pendant des jours et des nuits. La lumière me manque, je ne vis plus que dans la nuit du Tartare, je suis comme mort, mais le pire est que je prends un plaisir amer à ces larmes et à ces souffrances. On ne m'en arrache qu'à grand peine. »

Cette complaisance à s'identifier au diagnostic d'Augustin n'est-elle pas suspecte ? Certes, il décrit les symptômes de la mélancolie, en plus du nom qu'il leur donne. Et cependant je demeure perplexe. Car lorsque Augustin lui demande la cause de ses maux, Pétrarque décrit alors avec éloquence les combats qu'il mène contre eux avec une véhémence guerrière, et dans un examen plus complet, où le poète voue le monde et les autres aux gémonies, et

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>24</sup> *si feminae privarer amplexibus*

<sup>25</sup> Saint Augustin, *Confessions*, livre VI, XI, 30, trad. Pierre de Labriolle, Les Belles Lettres, tome I, 1977.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 99.

affirme que tout ce qui le touche le dégoûte, Augustin, en bon analyste, lui dit – n’oubliez pas que c’est toujours Pétrarque qui fait les demandes et les réponses :

« AUGUSTIN : Mais mettons de l’ordre à notre discours. Ce qui te touche te dégoûte-t-il autant que tu le dis ?

FRANÇOIS : Cesse donc de me harceler ? »

L’entretien de ce second livre dure encore au cours duquel Augustin tente de réconcilier François avec la fortune, sans qu’on sache ce qui dégoûte et touche à la fois Pétrarque.

Dans la séance suivante dirai-je, car on a là une fiction de cure – Augustin l’attaque de front :

« AUGUSTIN : Tu ne pourras être libre que si tu renonces à tes chaînes.

FRANÇOIS : Hélas, j’étais donc plus malheureux que je ne le pensais. Ainsi deux chaînes dont j’ignore l’existence m’enserraient le cœur ?

AUGUSTIN : Tu les connais fort bien, mais elles sont si belles que pour toi ce sont des trésors, pas des chaînes. [...]

FRANÇOIS : Quelles sont ces chaînes ?

AUGUSTIN : L’amour et la gloire.

FRANÇOIS : Dieux du ciel, qu’entends-je ! » ...

« Dieux » au pluriel, car on ne doit pas cesser d’être humaniste un instant ! La gloire viendra à la fin, et Augustin tentera de convaincre François de ne rien attendre de la postérité. Mais venons-en à l’amour :

« FRANÇOIS : À dire vrai, je crois que l’amour peut être la passion la plus abjecte d’une âme, ou son activité la plus noble. Tout dépend de l’objet. »

Et de défendre évidemment le second cas. Il fait alors allusion à Laure :

« FRANÇOIS : Sais-tu bien que tu parles d’une femme dont l’esprit, étranger aux choses de la terre, brûle d’un céleste désir ? Vrai de vrai, tout son aspect révèle une beauté divine. Ses mœurs sont un modèle d’honnêteté. Sa voix et l’éclat de son regard n’ont rien de mortel. Sa démarche a quelque chose de plus qu’humain. Pense bien à cela, je t’en prie, et choisis tes expressions avec soin.

AUGUSTIN : Insensé ! Pendant seize ans tu as donc alimenté le brasier de ton âme avec des images flatteuses ! L’Italie n’a pas été plus longtemps sous le joug d’un ennemi fameux [il s’agit d’Hannibal !] et elle a affronté moins d’attaques et subi moins d’incendies que la violence de ta passion ne t’a procuré d’embrasements et d’assauts. »

Et la conversation se poursuit entre Pétrarque, qui tient que son amour fut pur – alors que le *Canzoniere* a souvent laissé entendre que ce fut à son corps défendant, et qu’il l’eût volontiers possédée – et Augustin, qui considère cette passion comme un vice. Nous sommes bien sûr dans un contexte chrétien, n’en concluez pas cependant qu’il faille beaucoup transposer les choses dans notre « mythologie », celle des pulsions selon Freud, pour reconnaître ici une dialectique du désir pris entre l’aliénation et la séparation, qui n’a sans doute guère changé dans la passion amoureuse depuis le XIV<sup>ème</sup> siècle, à condition de supposer une culture où quelques femmes, ni putes ni soumises, puissent *damer* le pion à un homme dans la tradition de l’amour courtois, dont Pétrarque relève, comme Dante avant lui, et auquel il trouve saint Augustin un tant soit peu fermé.

Aussi bien la division du sujet Pétrarque, évidemment à la croisée des chemins entre le vice et la vertu, comme l’Hercule de la légende, peut-elle se décrire, entre autres, dans les termes du choix forcé : la liberté ou Laure ! Si je garde Laure, je souffre le martyr, et j’écris le *Canzoniere* (l’amour et la gloire sont donc liés) – suite de poèmes qu’il rédige et assemble pendant au moins quarante ans – ou bien je cesse de souffrir, et je cesse d’écrire, d’écrire du moins des œuvres en langue vulgaire, car s’il est vrai qu’écrire en latin est de l’ordre de la vertu, écrire en italien n’est pas loin d’être une faute morale. Écrire en latin, comme le grand poème de *l’Afrique* sur Scipion l’Africain, cela vous attire assez de gloire pour recevoir la couronne de laurier – le laurier, ce Laure masculin, Lauro/Laura – au Capitole de Rome, mais c’est une gloire écornée de l’amour, et cela ne revient-il pas à trahir la femme aimée ?

Justement, trahit-on vraiment une femme qui n'est pas à vous ? Mais oui, parce qu'elle risque d'en souffrir à son tour, si elle jouit un tant soit peu d'être fêtée, etc. « Je lui dois le peu que je suis », dit-il à Augustin, comme n'importe quel amant très épris. Où il reprend ce qu'il fait répondre à l'Amour (mon adversaire) s'adressant à Laure, dans le poème 360 du *Canzoniere*, lequel Amour prétend que Pétrarque lui doit tout, et notamment sa renommée :

« Mon adversaire, récriminant vertement,  
commence : “O dame, entends l'autre partie,  
par qui la vérité, dont s'écarte  
cet ingrat, te sera dite sans défaut.  
Il fut dès son jeune âge commis à l'art  
de vendre de beaux dits, ou plutôt des mensonges,  
et ne paraît pas avoir honte,  
tiré de cet ennui pour mes plaisirs,  
de se plaindre de moi qui pur et net  
[malgré le désir qui souvent veut son mal]  
l'ai gardé, ce dont ores il se plaint,  
en une douce vie qu'il appelle misère,  
lui qui n'a atteint à quelque renommée  
que grâce à moi, qui élevai son intellect  
où jamais lui-même ne se fût élevé. »

Pétrarque entend donc demeurer dans ces chicanes auxquelles nous devons ces poèmes qui ont inspiré tant d'autres poètes, à commencer par toute la Pléiade, et qui font davantage aujourd'hui sa célébrité que ses œuvres en latin.

Resterait tout de même à souffrir moins, ce qu'Augustin, un peu naïf tout de même lui dit : « Pense à ton état, qui jure avec ta conduite, à la façon dont cette femme a nui à ton âme, à ton corps, à ta fortune. Pense à tout ce qu'elle t'a fait souffrir, et pour rien ! »<sup>27</sup>

Pour rien ? Est-ce si sûr pour nous qui tenons que l'artiste précède l'analyste, et qui constatons que cette œuvre a eu tant de conséquences et suscité l'édification des poètes ? Reste que, comme dit Lacan : « Ce que le névrosé ne veut pas, et ce qu'il refuse avec acharnement jusqu'à la fin de l'analyse, c'est de sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre, en l'y laissant servir. Et bien sûr n'a-t-il pas tort, car encore qu'il se sente au fond ce qu'il y a de plus vain à exister, un manque-à-être ou un En-Trop, pourquoi sacrifierait-il sa différence (tout mais pas ça) à la jouissance de l'Autre qui, ne l'oublions pas, n'existe pas. Oui, mais si par hasard il existait, il en jouirait. Et c'est cela que le névrosé ne veut pas. Car il se figure que l'Autre demande sa castration. »<sup>28</sup> Si en outre c'est à cette névrose, à cette aliénation amoureuse, que nous devons cette œuvre, il ne convient pas, comme on le fait pour la psychose en s'inspirant de Lacan, de la dénommer, cette œuvre, « supplément à la névrose », car la névrose n'en a que faire.

Aussi, le sujet François tient-il bon jusqu'à la fin de sa pseudo-cure avec Augustin. Ce qui fait tout de même qu'il a à la fin toute notre sympathie lorsque après avoir assuré le saint qu'il va mettre tout en œuvre pour obéir à ses recommandations, il lui déclare tout à trac :

« Je sais bien qu'il vaudrait mieux tout de suite m'occuper de mon âme, et abandonner les chemins de traverse pour suivre la route droite du soleil. Mais je ne peux borner mon désir. »

Augustin, qui sait que la cure est interminable, se résigne en disant : « Voilà que notre vieille discussion recommence ».

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>28</sup> Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Le Seuil, p. 826.

J'emprunterai ma conclusion à Claudel, que j'évoquais au début à cause de sa fatale rencontre amoureuse en bateau : « Il n'y a rien pour quoi l'homme soit moins fait que le bonheur, et dont il se lasse aussi vite. »<sup>29</sup>

---

<sup>29</sup> Claudel P., *Le soulier de satin*, Première journée, scène X, version pour la scène : scène IX.

